### REGARD



Cet enfant a l'air d'un Lilliputien à côté des tiges et des feuilles démesurées du taro géant. Autour des maisons en bois qu'ils occupent pendant la saison sèche,

les Tau't Batu font pousser plantes comestibles (taro, mais aussi haricots, oignons...) et médicinales.

# QUATRE ANS CHEZ LES «HOMMES DES ROCHERS»

Les Tau't Batu, un peuple autochtone des Philippines, vivent en quasi-autarcie dans une vallée cernée de falaises. Depuis 1987, le photographe Pierre de Vallombreuse a passé, au total, quatre années chez eux. Il raconte l'irruption du monde extérieur dans ce lieu de liberté.

PAR NADÈGE MONSCHAU (TEXTE) ET PIERRE DE VALLOMBREUSE (PHOTOS)





Habitués à évoluer dans la jungle dès l'enfance, les Tau't Batu sont capables de grimper ou de se balancer sur une liane à des dizaines de mètres du sol. De février à août, ces acrobates d'exception habitent des huttes en bois et palmes sur pilotis. Leurs hameaux, dispersés dans les 170 hectares de la vallée de Singnapan, s'organisent souvent par famille. Et aussi parfois par bulun bulun, un cercle d'entraide entre amis. Mais quand vient la mousson, ils quittent ces paillotes pour vivre dans des grottes. D'où leur surnom d'«Hommes des rochers».



# AGILES, INSENSIBLES AU VERTIGE, LES TAU'T BATU FONT

DE LA HAUTE VOLTIGE DEPUIS LA CANOPÉE





DANS CETTE SOCIÉTÉ SANS CHEF, SEUL LE CYCLE DES

SAISONS ET DES MOISSONS FAIT LOI







Avant 1990 et la construction d'une route dans le sud de l'île de Palawan, les étrangers faisaient rarement irruption dans la Singnapan. Désormais, les Tau't Batu voient défiler chez eux des fonctionnaires, des scientifiques, des missionnaires (en h. à g., en 1996, en train de soigner des dents avant de prêcher la bonne parole), des touristes (une vingtaine par an), et même des guérilleros marxistes de la NPA (New People's Army), qui tentent de les recruter. Malgré cette exposition

nouvelle, ce peuple pacifique et assez réfractaire à la hiérarchie tente de préserver son mode de vie, notamment l'agriculture itinérante sur brûlis et la rotation des cultures sur une même parcelle qui permettent de récolter riz, manioc, maïs (ci-contre)... Néanmoins, l'influence de la guérilla, mais aussi des films visionnés sur DVD, se ressent déjà, par exemple dans les jouets des petits, comme ce fusil en bois (ci-dessus).





Ce père et son fils (à g.) scrutent les frondaisons, où virevoltent des oiseaux qu'ils espèrent capturer. La chasse, la pêche (ci-dessus) et la collecte (champignons, miel, résine...) sont vitales pour les Tau't Batu, qui prennent garde de ne jamais prélever dans la nature plus qu'il ne faut. Animistes, ils croient en un dieu créateur, Ampuk, et en une infinité d'esprits qui hantent les sous-bois. Par respect, ils ne défrichent jamais certains massifs sacrés. Et délaissent régulièrement leurs champs pour que la jungle repousse.

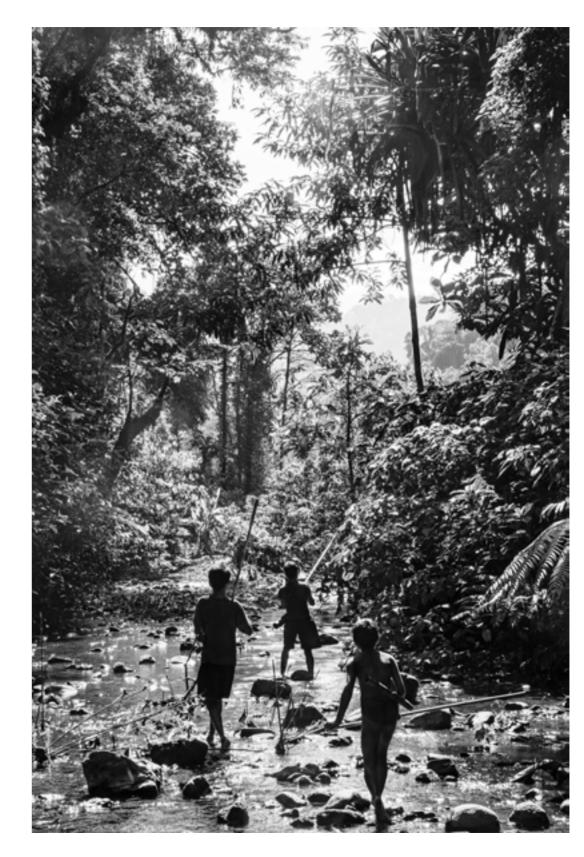
LA FORÊT TROPICALE EST LEUR GARDE-MANGER, MAIS

## AUSSI LE REPAIRE D'UNE MULTITUDE DE DIVINITÉS



L'IMAGE ET L'ÉCRIT SONT EN TRAIN DE CONQUÉRIR CE PEUPLE DE TRADITION ORALE





Depuis que les Tau't Batu ont accès à des lecteurs DVD (en h. à g.) et à des téléphones portables qu'ils rechargent grâce à des panneaux solaires, les soirées dans la vallée ont bien changé : jadis, ils passaient des nuits à jouer du kudlong (luth à trois cordes) ou à se raconter des épopées légendaires ; aujourd'hui, les films et les séries B ont pris le dessus. En 2014, une classe a également été ouverte sur place (en b. à g.), où l'enseignement est bilingue, en palawan (le dialecte des Tau't Batu) et en tagalog, l'une des deux langues officielles des Philippines (avec l'anglais).
Néanmoins, les enfants apprennent encore, dès 5 ou 6 ans, à devenir autonomes en forêt. Ils savent ramasser seuls du bois pour le feu, relever des pièges, pêcher à l'épuisette ou au tuba (sève qui, une fois répandue dans l'eau, endort les poissons), et chasser du petit gibier à la sarbacane (ci-contre).



#### PIERRE DE VALLOMBREUSE I PHOTOGRAPHE

«C'est grâce à ma rencontre avec les Tau't Batu que i'ai trouvé un sens à ma vie : défendre l'altérité», affirme ce natif de Bayonne. A 56 ans, il a documenté, en 150 000 photos. l'identité de 43 peuples autochtones, les Rabari (Inde), les Gwich'in (Canada), les Dinka (Soudan du Sud)... Son travail sur les Tau't Batu vient d'être publié dans un beau livre intitulé Une Vallée (chez the(M) éditions. 205 exemplaires numérotés et signés, de 85 à 650 €). Son projet : aider les élèves défavorisés d'une école de Portland (Oregon) à devenir reporters de leur quartier.

nfant, il a fréquenté Joseph Kessel – un ami de ses parents – et Le Livre de la jungle était son livre de chevet. A 25 ans. Pierre de Vallombreuse a réalisé son «rêve de Mowgli» auprès d'une communauté de 200 chasseurs-cueilleurs et cultivateurs sur brûlis de la luxuriante vallée de Singnapan, dans le sud de l'île de Palawan, aux Philippines. Depuis 1987, le photographe français a séjourné dix-huit fois dans ce repli de forêt pluviale cerné de falaises karstiques. Soit, au total, quatre années en immersion chez les Tau't Batu, les «Hommes des rochers». «Eux-mêmes ne se désignent pas ainsi, car ils font en réalité partie de l'ethnie Palawan, qui compte de 40 000 à 50 000 membres, explique l'ethnologue et linguiste Nicole Revel, directrice de recherche émérite au CNRS-MNHN et spécialiste de ce peuple autochtone. Mais ce nom leur a été donné car, dans cette vallée, en période de mousson, ils délaissent leurs maisons en bois et habitent dans des abris rocheux, pratiquant ainsi ce que Claude Lévi-Strauss appelait les "variations saisonnières"». C'est ce quotidien dans des grottes, qui, au départ, avait tant fasciné Pierre de Vallombreuse. «La première fois, quand j'ai escaladé l'une des fameuses falaises sous des trombes d'eau et que je me suis soudain retrouvé face à ces gens dans une caverne en train de jouer du gong autour d'un feu, j'ai eu un choc, je me suis cru à la préhistoire, dit-il. Mais à bien y regarder, cette scène étonnante cachait en fait une culture très poétique.» Retour sur une expérience hors du commun.

# «ILS M'ONT SURNOMMÉ ULU'T PATA, "TÊTE DE PHOTO"»

#### GEO Comment avez-vous été accueilli la première fois par cette population qui vit en quasi-autarcie?

Pierre de Vallombreuse Déià, ce fut une expédition d'une semaine pour se rendre sur place. Il y a trente ans, il n'v avait aucune route dans la moitié sud de Palawan. Il fallait prendre le bus, puis le bateau le long de la côte de la mer de Chine et finir à pied à travers la montagne pour arriver à Singnapan. Les visiteurs étaient donc rares chez les Tau't Batu. Pour autant, ce groupe n'a jamais vécu en vase clos. Ils sont en relation avec d'autres Palawan, avec qui ils se marient pour éviter toute consanguinité, et descendent sur la côte pour vendre ou troquer leurs récoltes ou leur artisanat. Par exemple des objets en rotin contre des tissus, haches, couteaux, marmites... Mais ces contacts ont toujours été limités.

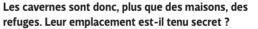
#### Malgré tout, le courant est bien passé entre vous...

En effet. D'abord parce que, la première fois, je suis venu avec mon épouse et je n'ai donc pas été vu comme un preneur de femmes. Ensuite parce qu'ils ont apprécié mon intérêt pour leur culture, alors que les Philippins ont tendance à les mépriser, à les traiter d'arriérés. Des liens ont commencé à se nouer, ils m'ont trouvé un surnom, Ulu't pata, «Tête de photo», j'en ai eu plein d'autres depuis... J'ai aussi appris leur langue, ce qui m'a permis de mesurer à quel point l'humour est important dans cette société, par exemple pour calmer les ego ou désamorcer les conflits. Mais j'ai su que j'étais intégré le jour où ils m'ont convoqué pour que je donne mon avis lors de «procès», qui sont de longues palabres présidées par une sorte d'arbitre. Dans leur système juridique, le pouvoir se limite à la parole: il y a un jugement, mais rarement de peine et, de toute façon, jamais de coercition pour la faire appliquer. Le plus important, c'est que la faute soit reconnue par le groupe, pour qu'il n'y ait pas de zizanie. Ils font tout pour éviter la violence.

#### Ce pacifisme, c'est ce qui vous a le plus étonné?

Oui. D'ailleurs, il faut prendre garde à ne pas hausser le ton quand on leur parle, cela les désarçonne. La colère ne fait pas partie de leur mode de fonctionnement. Ils sont aussi très indépendants d'esprit, et leur société est peu hiérarchisée. Certains sont davantage écoutés et respectés de par leur expérience, comme le panglima – une sorte de chef -, mais rien n'oblige à suivre ses conseils. Idem dans les foyers : les rapports homme-femme sont égalitaires, les tâches sont partagées. Et ce sont les époux qui s'installent chez les épouses. L'entraide est également très forte : traditionnellement, le prestige d'une personne ne se mesure pas à ce qu'elle a accumulé, mais, au contraire, à ce qu'elle

redistribue. Attention. ce n'est pas une société idéale! Il y a des jalousies, des mesquineries, des médisances, mais qui sont souvent endiguées par le rire. Et bien sûr, les Tau't Batu sont aussi capables de se battre quand un agresseur extérieur les accule à le faire, mais seulement en dernier recours [des caractéristiques propres à tous les Palawan, précise Nicole Revel]. Sinon, ils préfèrent fuir et se cacher dans leurs grottes.

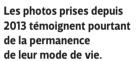


Quelques-unes, en bas de la falaise, sont montrées aux étrangers. Mais la plupart, haut perchées, sont impossibles à dénicher sans guide. De plus, les parois sont glissantes et l'ascension est périlleuse. Comme elles sont introuvables et inaccessibles, elles sont inattaquables! Néanmoins, pour faciliter le quotidien pendant la mousson, d'août à janvier, des petites passerelles et des échelles sont fabriquées avec des bambous. Certaines grottes sont immenses, on peut passer des heures à en explorer les multiples galeries, y recueillir l'eau qui ruisselle pour faire sa toilette, y chasser hirondelles et chauves-souris... A nous, ce monde fait de cavernes et de jungle peut paraître hostile. Le danger y est permanent, et il faut être endurant pour survivre. J'ai attrapé le paludisme, j'ai réchappé plusieurs fois à des morsures de serpents venimeux, et j'ai vécu des frayeurs dans les grottes lors de typhons d'une violence inouïe... Mais les Tau't Batu, eux, apprivoisent cet environnement dès l'enfance. A 5 ou 6 ans, ils partent seuls en forêt pêcher ou ramasser des crabes. Et sont vite capables de grimper au sommet de cocotiers ou de se balancer à une hauteur folle à l'aide de lianes.

Au cours de ces trois décennies, comment la situation dans la vallée a-t-elle évolué ?

En 1990, on a entendu, au loin, des bruits inhabituels : des bulldozers étaient en train de construire une route sur la côte. Cela signifiait la fin de l'isolement pour la Singnapan. Les années suivantes, il y a eu un afflux de pionniers sur le littoral, des terres ont été défrichées alentour et des missionnaires protestants ont débarqué pour évangéliser les Tau't Batu, qui sont animistes : tout en prodiguant des soins médicaux et en distribuant des biens de consommation, ils prophétisaient les flammes de l'enfer à qui ne les suivrait pas. Ce prosélytisme a entraîné des tensions, certains se sont convertis, l'un d'entre eux est même devenu pas-

> teur... Ces bouleversements m'ont fait craindre une acculturation, voire une désintégration de la vallée. Je ne voulais pas assister à cela. Alors, après 1998, je ne suis pas revenu pendant quinze ans.



Après une si longue absence. j'ai en effet été stupéfait de voir leur identité aussi bien préservée. Les gens de la Sin-

gnapan sont ouverts au changement, mais ils font des choix. Quand ils sont malades, ils font appel au balian (chaman), mais prennent aussi des antibiotiques. Certains travaillent comme ouvriers agricoles dans des plantations, pendant une semaine, un mois maximum. Le salaire leur permet de s'équiper en technologie, panneaux solaires, téléphones, lecteurs DVD... Des familles envoient leurs enfants à l'école dans les basses terres, et une classe a même été ouverte sur place, en 2014. Les Tau't Batu espèrent ainsi mieux appréhender ce nouveau monde qui les entoure... et ne jamais risquer de signer un document qu'ils ne comprendraient pas. Car la pression des compagnies de palmiers à huile ou de cacao qui lorgnent leurs terres se fait de plus en plus forte.



Pas encore. Les Tau't Batu ont conscience d'avoir une vie rude, mais n'ont jamais connu de famine et se sentent en paix, épargnés par toute forme d'assujettissement. Ils savent que rester dans la vallée de Singnapan, c'est la sécurité d'avoir toujours à manger sans être tributaire de qui que ce soit. Pour eux, la jungle est synonyme de liberté.

Propos recueillis par Nadège Monschau



Ce cliché d'un

homme regagnant

la grotte familiale,

d'ananas, date de

1994. Aujourd'hui

encore, les Tau't

Batu s'installent

dans des cavernes d'altitude pour se

protéger des pluies

typhons et, surtout,

rien tant que Duldug,

torrentielles, des

de la foudre :

ils ne craignent

le dieu tonnerre.

la hotte remplie

de bananes et

Ne sont-ils pas tentés de leur céder leurs terres ?

